

Le rêve des ours polaires

Joséphine Bacon

Volume 33, Number 4-5 (196-197), August–October 1991

Liberté aux Indiens

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60555ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bacon, J. (1991). Le rêve des ours polaires. *Liberté*, 33(4-5), 186–192.

JOSÉPHINE BACON

LE RÊVE DES OURS POLAIRES

Chez tous les autochtones d'Amérique, et plus particulièrement chez les Innu en ce qui me concerne, le rêve est le plus important mode de communication entre des sphères imperceptibles du monde — que la science commence à peine à entrevoir — et la réalité quotidienne à laquelle ce mode donne un sens et aussi une organisation pragmatique et prévisionnelle.

Cette dimension onirique n'est d'ailleurs pas étrangère à l'histoire des peuples d'origine européenne ou asiatique. Chez les Celtes et les Gaulois, par exemple, les techniques de rêve se rapprochaient beaucoup de celles pratiquées par les Amérindiens en général. Quant aux Asiates, beaucoup d'entre eux conservent encore aujourd'hui l'essentiel de ces pratiques intercontinentales de rêve, qu'ils font coïncider avec le développement techno-industriel et une socio-économie, qui leur permet d'occuper une place enviable sur le plan du commerce international.

Originellement, le rêve — ou même la rêverie pour les plus doués — servait presque essentiellement à la chasse et à la recherche et l'obtention de nourriture. Parallèlement, il pouvait aussi servir, par extension, à la simple communication entre les individus ou les groupes.

Une étude de la mécanique du rêve nous obligerait à utiliser la grille cybernétique d'Abraham Mohles; et conséquemment,

Joséphine Bacon est montagnaise. Elle a publié Atanutshe Nimushum, un recueil de récits et mythes montagnais, ainsi qu'un manuel sur la langue montagnaise.

nous ne considérerions que les effets de l'activité onirique. Notons plutôt que, jusqu'à l'avènement des Européens — et même jusqu'à il y a une centaine d'années à peine pour certains d'entre nous plus éloignés de la civilisation immigrante —, les rêves couvraient presque entièrement les aspects de la vie quotidienne des Amérindiens, et que l'apprentissage des techniques d'interprétation aussi bien que de mise en état de disponibilité faisait partie intégrante de l'éducation et de l'instruction données aux enfants et aux adolescents.

Aujourd'hui, l'antique et traditionnelle science du rêve, qui semblait vouée à la disparition, connaît un regain chez les nouvelles générations scolarisées. Malgré le modèle éducatif que propose notamment le ministère de l'Éducation du Québec — pour qui l'excellence d'un individu est fonction de son degré d'intégration au modèle néo-capitaliste, où le rêve ressemble plus à un cauchemar qu'à autre chose, lorsqu'il n'est pas tout simplement considéré comme une cause d'insomnie, un divertissement nocturne ou une nuisance psychique — malgré tout, donc, nous les Indiens d'Amérique faisons toujours du rêve un des fondements les plus importants de notre spécificité culturelle.

* * *

Je suis à Mingan. Je loge chez Anne Napess, comme c'est mon habitude lorsque, dans la réalité, je séjourne à Mingan. Cependant, la maison du rêve est plus grande que la vraie. Je me souviens tout particulièrement de la qualité de la lumière. C'est la brunante. La lumière du coucher de soleil baigne tout l'intérieur de la maison qui est en boiserie vernie.

Je suis dans la cuisine avec Tshiuéti, mon fils d'un an et demi. Je m'affaire autour de l'évier à quelque tâche ménagère, et il m'arrive de tourner les yeux vers la pièce. Je constate qu'il y a là Germaine Mestenepeu qui semble dans un état très dépressif. (Je n'ai jamais vu Germaine déprimée dans la réalité.) Elle me demande si je n'ai pas

quelques feuilles à dactylo. Je lui réponds qu'il m'en reste très peu, à peine pour 35 \$. Je me rends très bien compte que j'exploite la situation. La question des feuilles semble vitale pour Germaine, comme si toute sa dépression en dépendait. Je calcule mentalement comment je pourrais utiliser cette somme. Après avoir renouvelé mon papier à dactylo, je pourrais avec l'argent qui reste acheter des choses dont Tshiuétin a besoin, comme des vêtements.

Je propose alors à Germaine de faire une marche avec elle afin qu'elle puisse parler de ce qui la préoccupe. Nous empruntons toutes sortes de chemins, entre autres, des rues en asphalte comme à la ville. Pourtant nous sommes toujours dans une réserve, Mingan tout probablement. Nous croisons plusieurs Indiens. À un moment donné, nous arrivons à un embranchement de routes. Comme nous allions nous engager dans l'une d'elles, j'aperçois Tshiuétin qui déboule une côte. Sa chute l'entraîne droit vers un couple d'ours polaires, un mâle et une femelle. Je suis persuadée que Tshiuétin s'écrasera contre ces bêtes féroces, qui peut-être ne lui veulent aucun mal. Surgit alors Pierrette André (la fille de Madame Napess). Elle vole à la rescousse de Tshiuétin, mais je constate qu'elle ne sait y faire: elle échoue lamentablement à sortir Tshiuétin de sa position périlleuse. Je me dis que Pierrette André ne sait pas comment s'y prendre avec les enfants. Entre temps, Tshiuétin est tombé entre les pattes des ours polaires. Je me précipite et parviens à l'attraper. Pendant que nous nous éloignons, je jette un coup d'œil derrière moi et je vois que les ours continuent à faire ce qu'ils faisaient, comme si rien ne s'était passé, sans se soucier des humains. Je me souviens avoir été très impressionnée. J'ai pensé: «Des ours polaires, à part ça!»

Germaine et moi continuons notre route. Je ne me souviens pas de quoi nous parlions au juste. Je me rappelle seulement que la conversation était très animée. Nous nous arrêtons devant une maison afin de pouvoir continuer à parler. À ce moment, je vois surgir à nouveau Tshiuétin

qui se précipite dans la cour de la maison. Il s'agit de la maison d'un vieil Indien. En voulant rattraper Tshiuétin, je me retrouve dans la cour. Là, je le vois entouré des mêmes ours polaires rencontrés plus tôt, auxquels se sont ajoutés leurs petits oursons. Tshiuétin circule librement parmi eux. J'ai peur pour lui. J'aperçois alors un chien de type berger; il porte un attelage, et sa fourrure est identique à celle des ours. Je me souviens de la sensation de cette fourrure au toucher et de son odeur caractéristique. Le chien essaie d'aller retirer Tshiuétin de sa position précaire. Quant à Tshiuétin, il semble s'amuser énormément avec les ours. Je suis sur le point de me jeter dans la mêlée quand, tout à coup, j'aperçois le vieil Indien à qui appartient la maison. Il m'arrête dans mon élan en me retenant par le bras. Je me rappelle qu'il me serrait le bras très fermement. Il me dit de ne pas m'en faire, que Tshiuétin saura très bien s'en tirer tout seul. Il ajoute, pour me rassurer, que ces ours ne sont pas dangereux parce qu'il les a adoptés. Je me rappelle alors la croyance populaire des Indiens selon laquelle il n'est pas bon d'adopter un ours. Je corrige cette réflexion en me souvenant du récit d'Ademar Shkew, la belle-mère de Rollande Rock, qui, elle, n'avait pas eu peur d'en adopter deux. Je me dis que ce pouvait donc être bien d'adopter des ours. Je consens alors à obéir au vieil Indien. Je me retourne, cependant, pour constater par moi-même où en est Tshiuétin avec les ours. Je vois alors Tshiuétin sur qui sont assis tous les ours, les uns par-dessus les autres, du plus petit jusqu'au papa, au sommet de la colonne. À cette vue, je ne peux plus y tenir. Je me dégage pour me porter au secours de Tshiuétin, même si je crois que, cette fois, il est trop tard. Il est sûrement déjà complètement écrabouillé. Le vieil Indien m'arrête une autre fois et me répète: «Laisse faire! Laisse-le tranquille, il s'en sortira tout seul!» Je lui obéis encore une fois. À l'instant où je me retourne pour constater l'évolution de la situation, la pyramide s'écroule. Tous les ours sont sens dessus dessous. Je me souviens même avoir

vu un des oursons se transformer en petit garçon habillé d'un manteau en peau d'ours. Je vois émerger, parmi tout ce beau monde, Tshiuétin, à quatre pattes, qui a l'air heureux comme un pape, et qui se dirige vers moi et le vieil Indien.

Je me retrouve ensuite à l'intérieur d'une maison à plusieurs étages. Je suis non pas au rez-de-chaussée, mais à un des étages. Je me souviens très bien de la sensation d'être à une certaine hauteur. La lumière est toujours la même, c'est la brunante. Soudain, je vois des «bibites». Elles sont très grosses (4" x 4" environ). Il s'agit de poux, des poux d'humains ou d'animaux. Chose certaine, ce sont des parasites. Ils sont bruns et poilus, comme s'ils étaient couverts de fourrure. De crainte qu'ils ne s'attaquent à Tshiuétin, je les prends tous et je les jette par la fenêtre.

Je me souviens du bruit qu'ils font en touchant le sol: «Ploc!» Intrigué par le son, le vieil Indien, qui est toujours à mes côtés, me demande alors ce que j'ai jeté par la fenêtre. Je lui décris les bibites. Le vieil Indien me dit que j'ai très bien fait, qu'à l'avenir, si j'en voyais d'autres, de faire exactement la même chose. Il ajoute qu'il s'agit de la nourriture des ours.

Un peu plus tard, je suis toujours dans la même pièce, seule, cette fois, avec le vieil Indien. Germaine et Tshiuétin ne sont plus là. Le vieil Indien se retourne vers moi une autre fois. Il m'invite à venir chez lui. Je me retrouve alors dans la première maison du rêve, celle d'Anne Napess. J'y vois l'épouse du vieil Indien. Assise dans une berceuse, elle travaille le cuir, des mocassins peut-être. Je passe près d'elle: j'ai l'impression très nette de la connaître. Je m'assois à la table où m'attend mon repas: de la viande d'ours polaire, des patates, de la moutarde jaune à hot-dog. La viande me fait penser à celle du cochon. Je trouve ça très bon et je mange toute mon assiette. Entre temps, le vieil Indien s'est mis à «flirter» avec moi. La vieille se rend compte de son petit jeu et ne s'en préoccupe pas. Elle s'en

fout même complètement, pour la bonne raison qu'elle continue de maîtriser la situation. C'est elle qui conserve tout le pouvoir. Je fais semblant qu'il ne se passe rien entre le vieux et moi. Pourtant, je suis consciente que la vieille n'est pas dupe de mon jeu non plus. Je pouvais le lire sur son très beau visage. Il s'est établi, de ce fait, une complicité entre nous deux. Quand nous avons eu terminé notre assiette, la vieille nous a dit: «Maintenant que vous avez mangé la viande d'ours, les patates et la moutarde, il faut passer aux légumes.» Elle présente alors un assortiment de légumes variés, aux couleurs éclatantes. Les légumes sont disposés dans un chaudron. Les couleurs sont tellement brillantes qu'elles m'éblouissent autant qu'une ampoule de 150 watts. Malgré l'attrait de ces légumes, je considère avoir mangé à ma faim et je dis à la vieille que je n'en prendrai pas. C'est à ce moment que je la reconnais. Je lui dis: «Tu es Monique Lalo?» La vieille acquiesce. J'ajoute: «Je t'ai déjà enregistrée lors d'un voyage précédent à Mingan. Tu ne parles pas fort. L'enregistrement est difficile à écouter. On m'avait avertie, avant l'enregistrement, que tu ne parlais pas fort.» La vieille me demande: «Qui t'avait dit ça?» Je réponds: «C'est Joséphine Lafontaine mariée à Jean-Marie Mullen.» (C'est la belle-soeur de Monique Lalo.) La vieille réplique: «Pourquoi crois-tu tout ce qu'on te dit? Qui te dit que je n'aurais pas parlé de façon plus compréhensible si tu étais venue à un autre moment? Il ne faut pas croire tout ce qu'on te dit!» Tout au long de notre conversation, la vieille ne me regarde jamais directement. Elle reste dans sa berceuse à travailler le cuir. Le vieil Indien, lui, n'a pas cessé de me serrer le bras. Je me souviens qu'il me serrait un peu trop fort. Le vieil Indien me demande alors de l'accompagner dehors parce qu'il a quelque chose à me donner.

Une fois dehors, je le remercie pour le bon repas. Le vieil Indien me montre une mâchoire d'ours complète posée sur une table. Il me dit que dans cette mâchoire une dent m'est destinée. Une canine. Cette dent devrait me

donner de la force. Il saisit l'une des canines. De l'autre main il prend une pierre, celle qu'on utilise pour broyer les os de caribou pour en obtenir de la graisse. On appelle cette pierre *atin*. L'Indien dit alors: «Il faut que je fêle la dent.» Avec la pierre, il donne un grand coup sur la dent, qui éclate en mille miettes. Je suis consternée. Je croyais qu'il s'agissait de la dent qui m'était destinée. Le vieil Indien me dit alors que c'est l'autre canine qui m'est véritablement destinée. Celle-ci, quand il la frappe avec la pierre à broyer les os de caribou, elle se fêle juste ce qu'il faut. (Une fêlure identique à celle de la dent d'ours vieille de trois cents ans qui avait été trouvée sur un site iroquois et que Serge André Crête m'avait donnée.) Le vieil Indien me dit alors: «C'est elle qui t'était destinée! Elle te donnera de la force, et cela pour longtemps.» À ce moment, j'aperçois un autre Indien assis à la table. Il s'agit de Francis Malec. Il me demande, à propos du vieil Indien: «As-tu peur de lui?» Je réponds: «Non, il m'effraie!» Le rêve se termine sur ces paroles.

Tout au long des divers épisodes de ce rêve, la lumière est demeurée la même, la brunante.